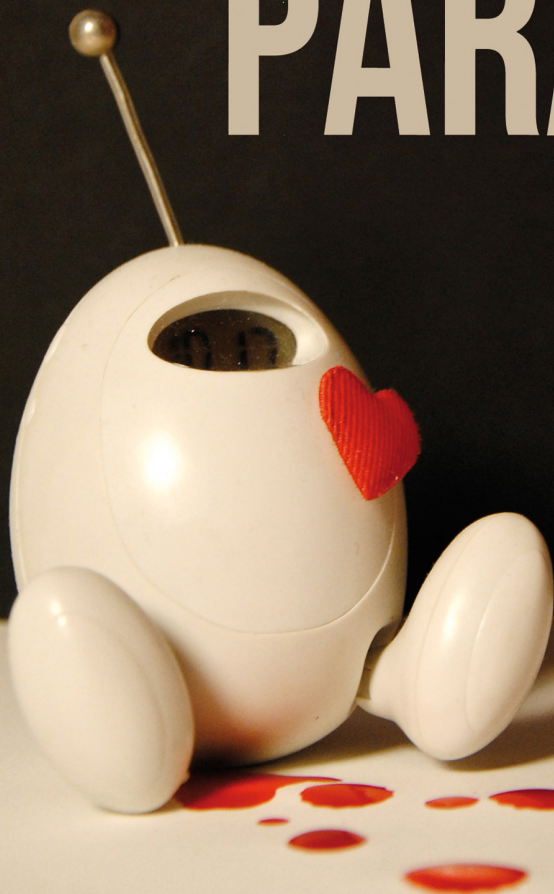


SAMI LEKHAL

**UN P'TIT COIN DE
PARADIS**



Libres d'écrire

SAMI LEKHAL

Un p'tit coin
de paradis

Libres d'écrire

© Sami Lekhal, 2013. Aix en Provence.
Tous droits réservés.

s.lekhal@laposte.net

Edition numérique en partenariat avec IS Edition
(Libres d'écrire)

www.is-edition.com

ISBN : 979-10-91726-01-6 (versions numériques)

ISBN : 979-10-91726-00-9 (version imprimée)

Ce livre est une œuvre de pure fiction. Les personnages, les événements et les dialogues sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des événements ou des lieux, relève de la pure coïncidence.

Pour Thomas et Alexandre

I. Dans la marelle

Le corps de la fille gît sur le trottoir, visage tourné vers le ciel. La pluie pose de délicates perles sur ses longs cheveux noirs. Je lève la tête à la recherche de la fenêtre d'où elle est tombée mais la façade de l'immeuble renvoie l'ombre de silhouettes anonymes. Les locataires, tirés de leur sommeil, s'agglutinent aux balcons. Ils ne me gênent pas. En cet instant, rien ne me gêne. Le calme l'emporte sur la peine. Cela ne cadre pas avec l'idée que je me fais du chagrin, mais c'est comme ça. L'agitation autour paraît aller de soi. Comme si, finalement, l'univers ne s'organise réellement qu'à partir de cet instant.

« Bien, dit le flic à mes côtés, c'est bien elle, n'est-ce pas ? »

Comme convenu, il m'a appelé avant tout le monde, en échange d'un service que je lui avais rendu. On ne se doit plus rien. Alors, il attend, comprenant à mon air sombre que quelque chose ne tourne plus très rond quelque part. Moi non plus, je ne sais pas très bien où ça ne tourne plus très rond quelque part. Il me laisse contempler le corps sans un

mot, sachant lui aussi que la gamine allongée sur le sol vaut mieux qu'un simple pantin défenestré.

Il ramène les pans de son imperméable autour de sa taille, s'accroupit aux côtés du corps : « Ceux qui ont fait ça sont pires que de la vermine. » Que répondre ? Les ennemis de Lucie étaient des extra-terrestres venus du plus profond de l'espace. Un truc de séries télévisées auquel je n'avais rien compris lorsqu'elle m'en avait parlé. Je m'en veux. Cette fille a traversé la vie de pas mal de monde avant de s'écraser à deux pas de la mienne. Un bruit mou, anodin. Insupportable.

« Maintenant, souffle l'inspecteur, agacé par mon silence, va falloir que j'informe le boss. »

Allusion au commissaire Campana, qui n'a jamais aimé les fouilles merde dans mon genre. Avec le cadavre de Lucie au milieu, ça promet. Mais en cet instant, seule compte la ruelle encombrée. Une poignée de gardiens en uniforme retient les badauds. Le gyrophare de leur vieille fourgonnette jette des éclairs bleutés sur les murs. Les constats s'établissent.

Je m'ébroue, file en direction du journal où je croise Max, le gardien du parking. Un ancien boxeur affecté au service de nuit, célèbre pour ses revues pornos et ses « affaires » permettant de passer commande de tout et n'importe quoi. Pas le temps de bavasser. Délaissant l'ascenseur, j'emprunte l'escalier, croise quelques silhouettes surprises par ma

présence à cette heure tardive. Selon mes estimations, je ne réussirais pas à éviter Campana ni les autres plus de 24 heures, alors inutile de traîner. Dans le placard à balais qui me sert de bureau je regroupe tout ce que j'ai sur Lucie et le dossier EuroSardine, profitant de ces quelques minutes de répit pour vider mon disque dur. Sans doute n'est-il pas trop tard, bien que les spécialistes puissent faire « parler » n'importe quoi aujourd'hui. Le reste se retrouve dans une sacoche.

Faire vite ne signifie pas se précipiter. Certains connaissent cette sensation d'être tiré vers l'avant, aspiré par le vide : whoooooosh, la Grande Roue, les montagnes russes... Dans ces moments, on crie de concert avec les autres, forçats de l'aventure lancés sur les rails d'un parcours au terme duquel on sera de toute façon ratatiné.

Le téléphone sonne. Ne pas répondre. Dans l'état où je suis, la pièce peut être truffée de micros, les lignes téléphoniques sur écoute et mon cerveau parasité par la police. Je compte sur ma soudaine paranoïa pour me protéger une bonne poignée d'heures encore. Soit Campana accepte l'idée que je n'ai rien à voir dans cet assassinat et il me laisse une légère marge de manœuvre, soit ceux qui ont tué Lucie envisagent le pire et cherchent à me clore définitivement le bec. Dans les deux cas, mieux vaut se tirer.

Des coups frappés à la porte. Apparemment, la mort de Lucie provoque une onde de choc qui va monter je ne sais où pour me revenir tout aussi brutalement en pleine poire. Beaucoup de gens estiment que je leur ai caché des choses importantes depuis le début. Encore faut-il déterminer lesquelles. La personne derrière la porte insiste : « Francis, c'est moi, Marcel. Ouvre, je sais que tu es là. »

Marcel, Norbert, Solange, Gérard, Nathalie... L'ensemble des permanenciers va débouler dans mon réduit si je ne réponds pas. J'ouvre. Un petit moustachu au regard vif se matérialise, demandant quoi faire au sujet de la fille. Ses potes du commissariat central le houspillent depuis une heure. Je conseille d'attendre, car nous nous trouvons au centre d'une affaire abracadabrante où des martiens dégomment tout ce qui bouge. Comme Marcel ne peut comprendre, je rappelle mon histoire sur le candidat aux élections municipales, Spoletto.

— Joseph Spoletto ? demande-t-il. Celui qui veut racheter notre journal et dont tu veux prouver les liens avec la Mafia ?

— C'est ça, dis-je, agacé. Quelque chose a merdé. Depuis, il dessoude tout ce qui a un rapport avec nous, à commencer par cette fille. Va falloir y aller mollo.

Rouletabille s'inquiète. Pourquoi elle et pas une autre ? La question à mille balles. Sans doute le Méchant de la Mafia était-il sensible, pour des raisons

que j'ignore, au chant de sirène de Lucie. De toute façon, le pourquoi du comment figure en bonne place de mes préoccupations. Mon collègue s'attendait à moins de désinvolture. A Sardineville, l'argent de la Mafia n'a jamais troublé personne. La Pieuvre préfère la lointaine Riviera, plus riche. Ce qui explique la bonhomie des bandits locaux, plus préoccupés par la nouvelle boîte à la mode ou la couleur de leur dernière Ferrari. En tuant Lucie, nos adversaires indiquent leur prochaine victime. D'où l'intérêt pour moi de décamper.

Avec les enluminures appropriées, l'argument Spoleto paraît propre, crédible, un brin sentencieux avec juste ce qu'il faut de flou pour laisser entendre que j'en sais plus. En vérité, je suis trop choqué pour réfléchir. Vieux praticien des chiens crevés, avec suffisamment d'expérience et de points retraite pour ne pas me laisser emmerder par le premier venu, je m'enferme dans un soudain mutisme.

« Ok, concède Marcel, mais Le Vieux et Delestrain vont rappliquer fissa dès qu'ils sauront la nouvelle. Que veux-tu que je leur dise pour la fille ?

— Sortez la bio que j'ai préparé. Pour commencer. Il n'y aura rien dedans et ce sera parfait. J'ai dupliqué mon dossier pour Francine, c'est elle qui s'occupe de EuroSardine maintenant. Moi, il faut que je file.

— Besoin de quelque chose ?

D'un endroit où je puisse manipuler le temps, dormir sans que cela prenne une seule seconde de ma vie. D'un endroit loin des hommes et de leurs foutaises, pour ne m'occuper que des gens que j'aime. Mais c'est demander la lune. En cet instant, seul compte le destrier qui va m'aider à fendre la bise.

Tandis que je règle les questions annexes, les hommes de Campana ont positionné un de leurs véhicules banalisés à la sortie du parking souterrain. Solange –une secrétaire, me confie les clés de sa voiture tandis qu'un stagiaire propulse ma vieille guimbarde hors du parking dans un hurlement de pneus. Les sbires du commissaire suivent.

Tout s'organise comme prévu : les combines pour tromper l'ennemi, les sourires complices. Quelque part, je suis heureux de donner un sens au chaos. Prendre les choses comme elles viennent... Les sentiments déboulent, souvent contradictoires, se bousculent entre eux sans trop de chichis. Un jour, peut-être, faudra-t-il analyser tout ça. En attendant, mon périple vers le nord redevient possible. Grâce à Solange. Tout ce que m'avait dit Lucie était vrai, ou presque : après plusieurs milliers d'années passées à me rechercher, les Martiens avaient retrouvé ma trace et voulaient me faire la peau. Alors autant les aider en

donnant un grand coup de pied dans la fourmilière.
Sans trop de chichis.

* * *

Delestrain, mon estimé directeur de publication, ne sait rien des Martiens. Comme beaucoup, seules ses bourses l'intéressent. Il avait dit : « mon jeune ami, il nous faut la peau de Spoleto avant qu'il n'ait la nôtre. Regardez du côté de ce que vous appelez EuroSardine. »

Spoleto voulait racheter notre journal. Ce n'était pas un grand journal, mais il gênait. Issu des mouvements alternatifs, il avait su prendre sa place avec un ton qui reflétait l'insolence de l'époque. L'hebdomadaire devint quotidien. Son insolence s'amointrit avec la crise d'une presse sinistrée. Et voilà que Delestrain voulait que je descende de ma tour d'ivoire pour soulever les couvercles de EuroSardine.

Comme tout bon salarié, j'avais regardé et découvert un vaste projet de rénovation immobilière lancé par les compagnies consulaires du département avec le concours des pouvoirs publics. Ce projet, qui devait « redonner-au-Port-les-moyens-de-ses-ambitions », incluait la rénovation du ghetto de la ville où sévissait un chômage endémique. Bref, se mitonnait une bouillabaisse dans laquelle naviguaient grands et petits poissons, squales et mérus. Les autres regardaient passer les chèques de l'Etat au-dessus de leurs têtes. Avec EuroPipeau, chacun y allait de sa petite déclaration enthousiaste à la télévision. Après quelques mois, le projet n'avait

toujours pas quitté les cartons. Tous ces chèques qui n'atterraient presque jamais offraient une vision indécente des affaires. La vox populi, relayée par les rédactions locales, enflait : qu'étaient devenus les millions du premier budget ? Pourquoi Spoletto, entrepreneur local puissant mais sans réelle envergure politique, se présentait-il aux élections municipales ? Avec l'aval de qui ? Une histoire à la con où le vilain s'en met plein les poches, un cigare à la bouche, piétinant les fleurs de l'irréductible expropriée qui ne veut rien entendre. *On a les moyens de vous déloger madame Ostapavitchkoff, alors signez ce document et foutez le camp !*

Les Martiens étaient derrière tout ça. Dans le contexte électoral, tout devenait démesuré. EuroTruc tournait à la merde immobilière. La région en comptait déjà beaucoup, mais cette histoire, qui impliquait toutes sortes d'élus, financiers, gens honnêtes et margoulins, donnait matière à montrer ses talents. N'étant pas plus modeste ou prétentieux que les autres, je m'étais laissé entraîner. Delestrain avait cherché un journaliste susceptible de lever la patte devant son sucre. Un copain sût faire le double axel et rafler la mise. Un accident de voiture bénin rompit sa carrière d'acrobate et je me retrouvai à mon tour propulsé sur la patinoire.

* * *

Dring dring ! Tandis que je roule dans le petit bolide de Solange, on m'informe que Paul Bastiend, le directeur de la rédaction, a reçu une communication de Campana : *« Il n'y aura pas de convocation te concernant, précise la standardiste au téléphone. Le commissaire veut juste te rencontrer pour discuter. Il a donné des coordonnées pour que tu le joignes le plus tôt possible. Je te passe Paul. »*

La voix de Paul : *« Francis, pas de connerie. Tu rentres chez toi, tu prends une douche et tu te couches. On fait le point demain matin avec Delestrain et son équipe. On a averti les avocats. Ils se tiennent prêts pour le cas où, mais ce ne sera pas nécessaire, il n'y a rien te concernant dans cette affaire. Ils ont été formels. Francis ? »*

La standardiste à nouveau :

— Marianne a appelé. Des types sont allés la voir. Des flics d'après ce qu'elle a compris, mais Campana ne les connaît pas. Il se renseigne de son côté. Tu as besoin de quelque chose ?

Je coupe la communication.

Delestrain a toujours attendu que je finisse de mouliner mes dossiers avant de prendre une décision. C'est pour ça qu'il me déteste. C'est pour ça qu'il m'amuse. Pour l'instant, la pluie crépite en petite bruine sur le pare-brise. La voiture de Solange n'est pas une Formule 1, mais elle avale confortablement les kilomètres. Je pense à Lucie, à cette lettre

invraisemblable qu'elle m'a envoyée quelques jours plus tôt. A force de l'avoir lue, je la connais par cœur :

« Cher monsieur, je sais que ce message va vous paraître surprenant mais la lutte fratricide qui vient de s'engager est devenue réellement meurtrière et je ne puis plus atténuer la clameur de la chasse contre celui que nous connaissons.

Il vient d'être gravement atteint par la nuée et ne sait plus à qui s'adresser. Après avoir frappé une dernière fois, il peut encore se réfugier sous le couvert des arbres et profiter du désarroi de la meute. Il vous connaît et se dirige vers vous. Je voudrais que vous le protégiez, le temps pour moi d'ordonnancer le lieu de votre prochaine retraite.

Je sais que c'est vous heurter que de vous révéler ainsi la véritable nature de ce qui se passe, mais seule la gravité de la situation

m'oblige à agir ainsi. Ils vont s'entretuer et il n'y a que vous et moi qui puissions les en empêcher.

« Votre dévouée, Lucie Bouaix. »

Des lettres comme celle-là, j'en ai de quoi tapisser mon appartement. Commencer à les lire, c'est tenter de résoudre les problèmes psychiatriques de l'humanité. Des feuillets de détresse, écrits à la main, racontant la mainmise des forces obscures sur l'esprit des hommes. Durant des années, je les ai épinglées sur un panneau de liège avant de les ranger dans une boîte. Celle de Lucie ne m'avait pas marqué. Comment aurai-je pu imaginer des Martiens jouant aux cartes dans des tripots enfumés avec une queue télescopique à la place du cerveau ? Mais n'allons pas trop vite.

Au péage de Cavaillon, une cabine téléphonique m'apprend que les événements se précipitent chez mon correspondant. Parfait, j'arrive. J'en profite pour appeler l'Institut des Pins où se terre Michel Corrianno, le Docteur Cinoque. Il ressemble à une grenouille avec ses lunettes globuleuses et sa précoce calvitie. Un intellectuel qui s'était lui aussi fendu d'une bafouille à l'époque. Elle se voulait cool, trombonée à la lettre de Lucie :

« Salut Francis, il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu rôder dans les parages, ce qui me remplit d'aise. Ce n'est pas le cas d'une de nos pensionnaires qui fait preuve d'une anormale agitation à ton égard. Elle m'a demandé de te faire parvenir sa lettre. Ne lisant pas le Torchon du Midi, je me demande comment elle a pu apprendre ton existence. De toute façon, il paraît que c'est très important pour toi. Alors j'obtempère. J'espère que tu sauras éviter de te mettre de perverses idées en tête. Amitiés-bises-à-Marianne. »

Corrianno. A peine finis-je d'épeler mon nom au standard qu'il prend la communication, affirmant que je ne suis responsable en rien dans ce qui s'est passé. Pourquoi ne pas le rencontrer à l'Institut pour en discuter ? Je demande : « Guillaume, le petit ami de Lucie. On l'a retrouvé ?

— Pas encore. Écoute, il y a ici des types importants qui sont venus de Paris et...

Je raccroche. Les types-importants-de-Paris,... En seulement un peu plus d'une heure, je suis devenu une vedette. Et je n'ai encore rien écrit.

* * *

Beaucoup perdent pied dès qu'il faut sortir du tunnel de leur vie. Ils dérapent dans l'irrationnel et s'emmêlent les pinces. Pas Idriss. Lui, avait bien tenté de me prévenir de l'arrivée des extraterrestres, il y a quelques semaines, mais il était trop enfermé dans ses rituels vaudou pour que j'accorde le moindre crédit à ses divagations.

Je l'aimais bien, sans plus. Il apparaîtrait dans ce récit pour disparaître tout aussi vite, car il a compris des choses que bien des tapettes lobotomisées n'ont jamais su voir.

Ancien docker et dealer à ses heures, il s'était imposé figure tutélaire de la scène musicale locale. Adolescent, il se rêvait rock star. La vie exauça son rêve à condition de purger une peine de quelques années en prison : un casse qui avait mal tourné. Le karma. Passionné de musique, il fut sauvé par elle grâce à un emploi de vendeur de disques qui lui permit de continuer à gratter de la guitare et d'intégrer un réseau de jobards dans lequel figuraient bon nombre de futures stars de la scène rock, rap, raï, flak,...

Tous se retrouvaient dans son loft près du port. Les riverains n'appréciaient pas toujours ces noceurs sautillant la nuit en file indienne au son des tam-tams. Il devint l'âme des nuits électriques, disc-jockey dans les boîtes à la mode et animateur vedette d'une station de FM locale. Je le croisai un jour au club de la

presse, patronnant un groupe de jeunes venus présenter leur disque d'insultes contre la société. On sollicitait l'avis des confrères qui avaient réussi à passer entre les crachats.

Qu'il veuille me rencontrer quelques années plus tard n'avait rien d'extraordinaire. On se croisait depuis suffisamment de temps pour se permettre une familiarité de circonstance. Connu pour arrondir ses fins de mois en refilant des tuyaux pas trop percés aux plombiers débutants, il naviguait à vue. L'horoscope des rues l'étiquetait « Balance », du fait de la mansuétude de la police à son égard, mais personne n'avait jamais rien pu prouver. Sa dernière marotte consistait à vouloir monter une nuit de la « défonce foot » à l'occasion d'un championnat où figurait l'équipe locale. Il y travaillait depuis plusieurs mois. Je pensais être mis à contribution.

« C'est une fille complètement jetée, mec, un vrai sac à emmerdes. Une vraie geek complètement allumée. »

Nous discussions dans des fauteuils défoncés à siroter un café dans lequel il ajoutait des fortifiants de son cru. Je le trouvais spectral dans la clarté du matin, maugréant d'une main tremblante contre des mélanges qu'il ne maîtrisait pas.

« Une catastrophe cette fille, mec, répétait-il, un vrai sac à emmerdes, crois-moi. »

Je le croyais. Les emmerdes avec les filles, il connaissait. Le gaillard revendiquait des ancêtres éthiopiens et indiens pour expliquer son irrésistible attrait auprès de la gent féminine. Nez épaté, lèvres épaisses, crâne rasé, avec des cicatrices rituelles dans le dos pour faire bon poids. Parfois, il agrémentait le tout de tresses rasta. Sa trogne couturée, alliée à une voix d'outre-tombe, faisaient fondre les midinettes. Je demandai :

— Elle t'a parlé de moi ?

— Non, pas à moi directement. Du moins dans un premier temps.

Il se frotta lentement le torse avant d'allumer une cigarette.

— J'étais chez Tomasini l'autre jour. Tomasini, le conseiller général. On négociait avec lui un financement pour la Fiesta des Suds qui va se tenir en octobre sur les docks. Armand,... tu connais Armand ?

Non, je ne connaissais pas. J'eus droit au pedigree de l'individu, un organisateur local de bamboulas qui avait besoin de soutiens.

— Armand veut faire venir un groupe cubain. Un truc super, mais on a des problèmes de visa. Tomasini connaît des gens à la Préfecture et peut justifier le coup avec la Fiesta. Tu connais Tomasini ?

Le maire d'un des patelins de la zone ceinturant Sardineville, il avait une délégation aux affaires

culturelles et grenouillait dans les milieux branchés pour son shopping électoral.

— Quel rapport avec cette fille ?

— La fille ? Ah oui, elle était invitée à la soirée et parlait dans un coin avec un vieux débris distingué, comme s'ils négociaient une passe. J'entendais pas ce qu'ils disaient, juste des bribes. Ils me faisaient marrer parce que, plus la fille souriait, et plus le vieux avait l'air embêté. Et la femme du vieux, une petite blonde encore baisable, les regardait en douce de loin. Tu vois le genre. A un moment, la fille s'est aperçue que je les observais. Elle s'est approchée, tout sourire. Elle avait entendu parler de moi et demandait si je pouvais la tuyauter sur la musique égyptienne ancienne. Elle faisait des recherches.

L'évocation de ce souvenir, ou une mauvaise inspiration, le fit tousser. La fumée bleue spirala, ses bracelets de chaman tintèrent, la perle fichée dans son nombril tourna de l'œil. Pour le reste, le peignoir en soie jaune qui le serrait aux entournures ne devait pas manquer à la gamine qui dormait derrière un paravent.

— Des recherches sur la musique égyptienne ancienne, reprenait-il en hoquetant. Non mais, pas de problème ma poulette, que je lui ai dit, suffit d'aller trouver mon ami la momie du XIIème. Il adore qu'on lui tète les couches. Sinon, on peut essayer de retrouver les enregistrements d'Aménophis IV. Il doit rester des copies pas trop abîmées sous les pyramides.

Mais, faudrait voir à pas trop tarder car les pillards sont féroces. Tu te rends compte la connerie des gens ?

Son air dépité appelait une réponse.

— Faut la comprendre, dis-je, c'est vrai que tu t'y connais en musique.

Les pièces de son appartement s'encombraient d'instruments de musique accrochés aux murs, de colifichets exotiques. Il y avait de quoi faire. Les plantes tropicales proliféraient en sculptures musicales vertes derrière les amplis. Du rap malien aux chants sacrés tibétains, rien ne pouvait surprendre. Le grondement de la ville était gommé par ce fond sonore tandis que les rideaux atténuaient la lumière du jour. Il agita la main pour diluer la fumée devant lui.

— Faut quand même pas déconner, mec. J'ai jamais entendu de musique de l'époque antique égyptienne. J'aurai trop eu peur de lui fourguer un truc chinois ou japonais : ting, pang, huong,... Que veux-tu faire d'autre avec des cordes et des roseaux. J'aurai perdu ma crédibilité. Je préfère être honnête.

— Ça peut encore payer.

— Arrête de déconner. Elle a quand même dû s'apercevoir que je me foutais de sa gueule car elle s'est mise à sourire un peu plus, un truc très classe, expliquant que tout cela n'avait pas d'importance et qu'elle se débrouillerait d'une façon ou d'une autre.

Et elle est retournée discuter avec le vieux débris qui l'a vue revenir avec inquiétude.

— Bien joué.

— Ouais, commenta-t-il avant de regarder à nouveau le plafond.

J'attrapai un soda et sirotai tranquillement. Ting, pang, huong,... Avec les années, la patience s'est installée chez moi comme une maladie professionnelle. Idriss ne m'aurait pas fait déplacer pour me raconter une simple soirée chez Tomasini. J'attendis que les haut-parleurs cessent leurs vocalises pour empoigner ma canette vide et l'envoyer dans ce que je croyais être une poubelle. J'en pris une autre. Un bébé pleura dans une lointaine pièce. Idriss s'étira.

— Il faut que tu saches qu'à un moment la fille a parlé de toi avec le vieux. Je ne sais pas de quoi au juste. Cela avait trait à un de tes articles sur une exposition de bibeloterie chinoise qu'elle semblait avoir apprécié. Elle voulait te joindre pour réclamer ton aide au sujet d'une histoire à écrire, le vieux avait l'air de l'en dissuader.

— Ce n'est pas la première fois que des lecteurs cherchent à me contacter.

Derrière ses lentilles de contact ne brillait plus la moindre lueur d'insouciance :

— Des potes à moi l'ont déjà vue traîner avec des types pas très propres au sujet de la came, mec. Le genre grave, tu vois, à se faire chier dessus les petits

malins dans ton genre. Ils ont essayé une fois de m'embringuer dans une de leurs histoires, mais ça pouvait trop, j'ai giclé rapide, de ma propre initiative. Je repère assez vite les emmerdements, tu vois, c'est ce qu'on appelle l'expérience. J'ai joué au con, et je les ai fuis comme la peste.

— Et la fille ?

— Avec ses histoires de recherches sur on ne sait pas quoi, elle fout la merde un peu partout. J'ai des frères, sur le port, qui l'ont vue traficoter. On la soupçonne de dealer un peu sans passer par les circuits normaux. Une givrée qui a l'air d'avoir du pognon. On la dit à la colle avec un fou.

— Et que veux-tu que je fasse ?

— Le Miribel, ça te dit quelque chose ?

— Non.

— C'est un bateau.

Une porte s'ouvrit au loin. Une jeune noire en boubou jaune et vert apparut, un bébé accroché à sa poitrine. Elle interpella Idriss dans un idiome cinglant avant de retourner s'enfermer dans sa pièce. Le bébé se remit à pleurer. Idriss s'étira, croisa les bras au dessus de sa tête, réfléchissant sur l'attitude à adopter avant d'aller baisser la musique.

— C'est Myra, une cousine.

Ca expliquait tout. Je pris un air entendu tandis qu'il farfouillait dans ce que je croyais être la poubelle. Ma canette cabossée en main, il s'en alla

rejoindre Myra. Je craignais qu'elle revienne m'obliger à la bouffer avant de la recracher dans un conteneur à l'extérieur.

De nouveaux éclats de voix au loin. Le paravent poussa un gémissement. Je me penchai légèrement et entrevis une brunette dormant sur le ventre, jambe repliée, drap enroulé à ses pieds. Sa taille fine s'élargissait sur une chute de reins laiteuse. La silhouette massive d'Idriss se matérialisa soudain entre nous.

— Tout ce que tu me racontes, dis-je, surpris, que veux-tu que j'en fasse ?

Agacé, il déroula un peu plus le paravent avant de se laisser tomber sur le fauteuil.

— Myra pense que je n'aurais pas dû te faire venir. Il y a rien contre toi, mec, c'est juste qu'elle est un peu à cran en ce moment. Elle est douée pour la bonne aventure, égorger les poulets, ouvrir leurs entrailles, toutes ces conneries. Elle s'amuse à regarder dedans, un truc de sa tante. Au début, je l'ai charriée, mais j'ai constaté des coïncidences troublantes. Elle a fait des expériences récemment et depuis elle est de mauvais poil. Elle veut tuer un poulet tous les jours et dit que je vais mourir. Si je la contredis, elle fait un drame, mais je peux tout de même pas me lancer dans l'élevage de volailles, ça foutrait vraiment le souk ici.

Des fois, elle s'enferme et elle pleure. Je ne sais plus quoi faire.

Moi si, mais ce n'était pas mes oignons. Je sirotais mon fond de soda. Il se frottait le torse en regardant loin devant lui. Sa main remonta doucement masser le cou.

— Le type, avec qui la fille parlait, chez Tomasini, c'est quelqu'un de ton journal. J'ai pas capté son nom mais c'est un armateur important. Je l'ai vu plusieurs fois sur le port, un gars assez discret, il a des bateaux. Tu devrais te rancarder. La fille le mettait en garde contre quelque chose et il souriait, gêné. Elle disait qu'elle voulait te prévenir que le démon était en ville.

— Qui ?

— Le démon, ou un truc dans le genre. J'ai flashé quand la fille en a parlé car Myra me tarabuste là-dessus depuis quelques jours. Elle dit que le diable veut ma peau. Tu parles d'une ambiance. J'ai été frappé lorsque cette fille en a parlé aussi. Le vieux avait l'air explosé et regardait autour de lui en espérant que personne n'entendait. Il cherchait à se défilier et c'est à ce moment là qu'il a commencé à battre véritablement en retraite tandis que la fille lui disait qu'il n'y avait que toi qui pouvais tout arrêter. Tu comprends, mec ?

— Non.

Il se pencha vers moi, chuchotant :

— Myra aussi dit que le démon est en ville.

Il approcha son visage du mien, vérifiant que la porte était toujours fermée au loin :

— Alors, voilà pourquoi je t’ai dit de venir. Je ne sais pas ce que c’est que toutes ces emmerdes, mais dessoude-le, mec, ce démon, qu’on en parle plus. De voir Myra déjanter, ça me fout les boules, tu comprends ?

Je le jugeai mûr pour l’asile lorsque l’adolescente émergea de derrière le paravent. Ses formes pleines la faisaient ressembler à une Vénus de Botticelli. Elle se présenta avec un léger accent italien, puis marqua son respect en embrassant Idriss sur la joue avant d’en faire autant avec moi.

— Ta cousine est polie, dis-je alors qu’elle sautillait vers la salle de bains.

Il ne releva pas, préférant se remémorer les dernières heures de la nuit. Pour quelques secondes, il oubliait ses démons.

— Mignonne, hein ? Je l’ai rencontrée avant-hier à la boîte. Une bombe cette Giugletta. Tu te rancarderas vraiment sur ce que je t’ai dit ?

— Je ne connais qu’un armateur qui soit administrateur du journal. La fille qui doit me contacter, elle s’appelle comment ?

Son sourire d’excuse m’amusa alors qu’il fixait la porte de la salle d’eau.

— Si elle me contacte, lâchai-je, faudra bien qu’elle se présente.

— Une emmerdeuse, je te dis, méfie-toi.

— T'as bien fait de garder le peignoir.

Sourire lumineux...

* * *